

La révolte d'Abû-Yazîd au X^me siècle

Depuis la longue et consciencieuse étude de Fournel (*Les Berbères*, t. II, Paris, 1881, p. 223-276), cet important épisode de l'histoire magribine n'a tenté personne. Pourtant le *Riyâd an-nufûs* d'al-Mâliki, étudié par H. R. Idris (1) et récemment publié au Caire (2), jette quelque lumière sur l'atmosphère dans laquelle s'est déroulée cette rébellion; d'autre part, M. J. Schacht, professeur à l'Université d'Oxford, a pu, au cours d'une récente mission au Mzab, se faire prêter un manuscrit du *Kitâb at-Ta-baqât* d'Aḥmad ad-Darjîni et l'a fort aimablement mis à la disposition de l'Institut d'Etudes Orientales d'Alger qui l'a fait microfilmer. On y trouve un récit de la révolte d'Abû Yazîd qui vient confirmer celui que l'on connaissait déjà par la *Chronique d'Abû Zakariyâ* (3). Grâce à ces documents auparavant inconnus, et à quelques autres, il est permis de revenir sur l'ensemble des faits et de tenter de fournir quelques explications nouvelles.

I — LES SOURCES

Nous disposons d'une relation presque contemporaine des événements, celle d'Ibn Hawqal (4). Malheureusement ce géographe n'accorde que peu de place à l'histoire et son récit n'apporte que des renseignements succincts et vagues sur les faits qui nous intéressent. Au XI^me siècle, al-Bakrî (5) apporte moins encore et il faut attendre la *Chronique* d'Abû Zakariyâ (début du XII^me siècle) pour trouver un récit relativement important de l'affaire d'Abû Yazîd. Encore doit-on noter que la précision n'est pas le fort de cet auteur, qu'il a tendance à faire une grande

(1) H. R. IDRIS, *Contribution à l'histoire de l'Ifrikiya*, R. E. I., 1935, II (p. 105-177), III (p. 273-305) et 1936, I (p. 45-104).

(2) ABU-BAKR °ABD ALLAH B. ABI °ABD ALLAH AL-MALIKI, *Kitâb Riyâd an-nufûs*, éd. Husayn Mu'nis, t. I, Le Caire, 1951.

(3) E. MASQUERAY, *Chronique d'Abou Zakariâ*, tr., Alger, 1879.

(4) *Kitâb al-masâlik wa-l-mamâlik*, éd. de Goeje in *Bibliotheca Geographorum Araborum*, t. II, Leyde, 1873; tr. DE SLANE in *J. A.*, 1842 (3^me série, t. XIII), p. 153-196 et 209-258; sur Abû-Yazîd, p. 173-175 et 248-249.

(5) *Description de l'Afrique Septentrionale*, éd. DE SLANE, Alger, 1911; tr. du même, Alger, 1913.

place aux anecdotes édifiantes et légendaires et qu'enfin, quoique hârijite lui-même, il ne traite pas son héros avec plus de ménagement que les chroniqueurs sunnites. Disons tout de suite que le récit du *Kitâb at-Tabaqât* de Darjîni (XIII^{me} siècle) n'est qu'une démarcation, plus concise et parfois un peu plus précise, de celui d'Abû Zakariyâ.

C'est du XIII^{me} siècle seulement, c'est-à-dire trois siècles environ après les événements que datent quelques-uns des récits des plus circonstanciés de la révolte d'Abû Yazîd. Tous sont l'œuvre d'écrivains sunnites qui considèrent unanimement leur personnage comme un « ennemi de Dieu » et rapportent à l'envi des atrocités. Le premier est l'œuvre d'Ibn Hammâd (6) : il ne fournit de renseignements vraiment intéressants que sur le dernier épisode de la révolte, qui a eu pour théâtre les monts du Hodna d'où ce chroniqueur était originaire et où, semble-t-il, survivait à son époque une tradition orale très vivace sur les derniers mois d'Abû Yazîd. Ensuite vient l'oriental Ibn al-A'îr (7), le plus précis et le plus clair de ceux qui ont relaté ces événements. Enfin nous devons à l'occidental Ibn 'Idâri (8) une version assez confuse de la révolte. On peut encore mentionner pour le XIII^{me} siècle quelques lignes succinctes d'Ibn Hallikân (9) qui n'apportent vraiment rien.

Au XIV^{me} siècle, at-Tijânî (10) fournit deci-delà quelques renseignements intéressants et Ibn Haldûn (11) reprend, avec sa maîtrise habituelle, les récits de ses prédécesseurs, non sans y ajouter quelques précisions d'origine inconnue.

L'essentiel de notre documentation remonte donc au XIII^{me} siècle et est l'œuvre de chroniqueurs sunnites fort hostiles à l'hérétique et cruel Abû Yazîd; de plus nous ignorons complètement les sources auxquelles ils ont eux-mêmes puisé. Quoi

(6) *Histoire des Rois Obaidides*, éd. et tr. M. VONDERHEYDEN, Alger-Paris, 1927, p. 33-37 et 40-58 (texte, p. 18-20 et 23-37).

(7) *Al-Kâmil fi t-Ta'rih*, éd. TORNBERG, t. VIII, Leyde, 1301 H, p. 164-173; tr. FAGNAN, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, Alger, 1901, p. 324-348.

(8) *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano l-Mogrib*, éd. DOZY, 2 vol., Leyde, 1848-1851; tr. FAGNAN, t. I, Alger, 1901, p. 277-278 et 313-320; éd. G. S. COLIN et E. LÉVI-PROVENÇAL, t. I, Leiden, 1948, p. 216-220.

(9) *Biographical Dictionary*, tr. DE SLANE, t. I, Paris-Londres, 1843, p. 219-220, dans la biographie d'al-Mansûr ibn al-Qâ'im ibn al-Mahdi.

(10) *Voyages du Scheikh Et-Tidjani dans la Régence de Tunis, pendant les années 706, 707 et 708 de l'hégire (1306-1309)*, tr. A. ROUSSEAU, in J. A. 1852 (4^{me} série, t. XX), p. 96-98, 101-103, 106; 1853 (5^{me} série, t. I), p. 363-369.

(11) *Histoire des Berbères*, éd. DE SLANE, t. II, Alger, 1851, p. 16-23; tr. du même, t. III, Paris, 1856, p. 201-212; et t. II, Paris, 1854, p. 530-539.

d'étonnant si l'on rel traditions ?

II — LES ORIGINES

Nous ne savons pa Ibn Hammâd (12) pré leva l'Aurès contre le le jour entre 880 et 8 qu'il naquit au Soud pour faire du comme bère nommée Sabika, Quant à son père, c' appartenant au grou Wâsîn (15), zénète er sa langue était marqi de marcher, on s'aper auquel on le présent. l'enfant deviendrait 1 s'ajouta plus tard la devenu célèbre.

L'enfant revint de reçut une formation secte ibâdite (17). Po hârijite avait trouvé seulement dans le roy bien d'autres régions avoir persécuté la c

(12) P. 19/35.

(13) Selon IBN HALDUN IBN HAMDAD (p. 18/33) fifiée avec la Tadmeakta ville saharienne, rappor voilés, dont les femmes

(14) On trouve aussi chez IBN HALLIKAN (I, 2 224/313) et IBN HALDUN

(15) La plupart des c. Banû Ifran.

(16) IBN HAMDAD, p.

(17) La plupart des c. Nukkâr (sur laquelle vo NUKKAR), mais ABU ZAI d'abord la doctrine hâri suppl., 185, S. NUKKAR) : p. 226; la traduction d Zakariyâ mentionne no

aires et qu'enfin, qu'on héros avec plus de ces. Disons tout de suite jîni (XIII^{me} siècle) n'est ois un peu plus précise,

dire trois siècles envi- quelques-uns des récits des azîd. Tous sont l'œuvre niment leur person- rapportent à l'envi des ammâd (6) : il ne four- ants que sûr le dernier tre les monts du Hodna ù, semble-t-il, survivait vivace sur les derniers l Ibn al-Atîr (7), le plus relaté ces événements. rî (8) une version assez mentionner pour le XIII^{me} allikân (9) qui n'appor-

deci-delà quelques ren- (11) reprend, avec sa décesseurs, non sans y connue. remonte donc au XIII^{me} sunnites fort hostiles à nous ignorons complè- eux-mêmes puisé. Quoi

M. VONDERHEYDEN, *Alger* t 23-37).
III, Leyde, 1301 H, p. 164-
Espagne, Alger, 1901, p. 324-

titulée Al-Bayano 'l-Mogrib,
t. I, Alger, 1901, p. 277-278
L, t. I, Leiden, 1948, p. 216-

t. I, Paris-Londres, 1843,
a al-Qâ'im ibn al-Mahdi,
à Régence de Tunis, pen-
106-1309), tr. A. ROUSSEAU,
1, 106; 1853 (5^{me} série, t. I),

II, Alger, 1851, p. 16-23;
II, Paris, 1854, p. 530-539.

d'étonnant si l'on relève dans cette histoire obscurités et con- traditions ?

II — LES ORIGINES D'ABU YAZID

Nous ne savons pas exactement quand il est né. Cependant Ibn Hammâd (12) précise qu'il avait soixante ans lorsqu'il souleva l'Aurès contre les Fâtimides. On peut donc penser qu'il vit le jour entre 880 et 885. Presque toutes nos sources affirment qu'il naquit au Soudan où son père se rendait fréquemment pour faire du commerce (13). Sa mère était une concubine berbère nommée Sabîka, si l'on en croit Ibn Hammâd et Ibn Haldûn. Quant à son père, c'était un berbère du Djerid, Kaydâd (14), appartenant au groupe des Banû Ifran ou à celui des Banû Wâsîn (15), zénète en tout état de cause. L'enfant était chétif; sa langue était marquée d'un point noir et, lorsqu'il fut en âge de marcher, on s'aperçut qu'il boitait; mais un devin soudanais, auquel on le présenta, déclara que, s'il fallait en croire ces signes, l'enfant deviendrait roi (16). Il reçut le nom de Maḥlad auquel s'ajouta plus tard la *kunya* d'Abû Yazîd, nom sous lequel il est devenu célèbre.

L'enfant revint de bonne heure au pays de ses ancêtres et y reçut une formation hârijite, car sa famille était affiliée à une secte ibâdite (17). Pourchassée sans merci en Orient, la doctrine hârijite avait trouvé un asile à peu près paisible au Magrib, non seulement dans le royaume rostémide de Tâhart mais aussi dans bien d'autres régions du pays : les Aḡlabides ne semblent pas avoir persécuté la communauté hârijite qui vivait dans les

(12) P. 19/35.

(13) Selon IBN HALDUN (III, 201), il serait né à Kaokao (Gao); selon IBN HAMMAD (p. 18/33) à Tadmekkat, qui doit probablement être identifiée avec la Tadmekka dont parle AL-BAKRI (p. 180-183/337-343). Cette ville saharienne, rapporte al-Bakri, était peuplée de Berbères musulmans voilés, dont les femmes étaient plus que faciles.

(14) On trouve aussi la forme Kandâd chez IBN AL-ATIR (p. 325) et chez IBN HALLIKAN (I, 219). Sa généalogie est fournie par IBN IDARI (I, 224/313) et IBN HALDUN, III, 201.

(15) La plupart des chroniqueurs rattachent Abû Yazîd au groupe des Banû Ifran.

(16) IBN HAMMAD, p. 18/33.

(17) La plupart des chroniqueurs rattachent Abû Yazîd à la secte des Nukkâr (sur laquelle voir *E. I.*, IV, 523, S. SUFRIYA et suppl., 185; S. NUKKAR), mais ABU ZAKARIYA, suivi par DARJINI, déclare qu'il professa d'abord la doctrine hârijite des Wahbiya (cf. *E. I.*, IV, 523, S. SUFRIYA et suppl., 185, S. NUKKAR) avant d'adhérer à la secte des Nukkâr (*Chronique*, p. 226; la traduction de Masqueray n'est pas tout à fait exacte; Abû Zakariyâ mentionne nommément les Wahbiya).

oasis du Djerid, alors appelé Qastiliya. C'est là (18) que grandit Abû Yazîd, sous la férule d'un jeune aveugle auquel il resta fidèle toute sa vie, Abû 'Ammâr 'Abd al-Hamîd. Selon nos sources ibâdites, il serait allé parfaire sa formation à Sijilmâsa, en compagnie d'un de ses pieux coreligionnaires, Abû-r-Rabîc Sulaymân b. Zarqûn (19).

Ensuite les détails nous manquent presque complètement sur la vie de notre personnage jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de soixante ans environ. Bien mieux, le peu qui nous est rapporté n'est pas sans contradictions ni sans épisodes légendaires. Nous savons seulement qu'il fut maître de Coran, qu'il exerça son art à Tozeur et peut-être à Tâhart et qu'il dut quitter l'une de ces deux résidences — mais laquelle exactement ? (20) — par crainte des Fâtimides, en raison des idées, subversives à leurs yeux, qu'il inculquait à ses élèves. Nous savons aussi qu'il était pauvre et avait du mal à vivre.

Pendant qu'il grandissait et entrait dans la vie, de grands changements s'étaient produits dans le Magrib de l'Est : grâce à l'appui des Berbères Kutâma, gagnés à sa cause, un descendant de 'Alî et de Fâtima, 'Ubayd Allah le Mahdî, avait fondé un nouvel empire en Ifriqiya; en dépit de premières années difficiles, il avait réussi à y installer son pouvoir, puis la doctrine shî'ite qui était sa raison d'être. Le royaume hârijite de Tâhart avait été balayé en une brève campagne et les sectateurs de cette doctrine étaient surveillés de près. Beaucoup s'étaient réfugiés dans le désert, à Ouargla et à Sadrâta. Rien d'étonnant qu'Abû Yazîd, qui n'était pas un tiède, ait eu maille à partir avec la nouvelle autorité.

Il avait probablement nourri des sentiments d'opposition dès l'établissement de 'Ubayd Allah en Ifriqiya; ses démêlés avec l'autorité shî'ite ne purent que durcir ses sentiments. Nous ne savons pas au juste quand il les fit éclater : en 928, selon Ibn al-Atîr (21); beaucoup plus tôt, dès 923, selon Ibn Haldûn (22);

(18) La plupart des chroniqueurs le font grandir à Taqiyûs (cf. E. CARETTE, *Étude sur les routes suivies par les Arabes*, Paris, 1844, p. 218), mais les chroniqueurs ibâdites placent son enfance à Sadâd ou Sadâda, non loin de Taqiyûs. Ces deux localités sont mentionnées dans IBN HAWQAL (p. 67/242).

(19) *Chronique d'Abû Zakariyâ*, p. 270.

(20) IBN HALDUN (II, 530) affirme, probablement d'après IBN AL-ATIR (p. 325), qu'Abû Yazîd enseigna le Coran à Tâhart et quitta cette ville au moment de l'arrivée des troupes fâtimides; ailleurs (III, 202), il est beaucoup moins affirmatif et laisse entendre qu'Abû Yazîd alla seulement compléter ses études à Tâhart, puis revint au Djerid exercer son métier de maître de Coran. Dans Ibn Hammâd, il n'est pas question de Tâhart.

(21) P. 325.

(22) III, 202; il est vrai que, sur ce point encore, Ibn Haldûn n'est pas d'accord avec lui-même, puisqu'ailleurs (II, 530), il adopte la même date qu'Ibn al-Atîr.

mais ces deux événements et ne nous est difficile de faire un proclamé « Šaiḥ des par le nouveau sour opportunément parti suites (24). Revenu aurait été reconnu e vieux maître aveugl aurait alors trouvé re ses coreligionnaires, centre de résistance l préciser que tous ces me incertains : la celui qui en fut l'ân

Dans l'Aurès, Abû ses quatre fils, qui s l'aveuble qui ne le q tement, et dispose b ments contradictoir tous veulent bouler

(23) IBN HALDUN, II,

(24) IBN HALDUN, III, niqueurs ibâdites qui pendant son voyage l'i *kariyâ*, p. 226; récit a est obscur dans le dét

(25) IBN KHALDUN, II (jini), p. 228; les deux mâr. Selon IBN HAMMAM lui-même, car, devenu disciples qui ne voulai cherché à se refaire u

(26) IBN HALDUN, III, *niqûe d'Abû Zakariyâ*, Banû Darjîn, dans la ré 242; AL BAKRÎ, p. 74/1 secte que lui (DARJINI, c'est alors qu'il aurait

(27) Voici comment « Il passa dans l'Aurès influents et, arrivé ch *e'azzâba* et une foule d il leur fit promettre so midés, qu'ils pilleraier et qu'ils se laisseraient auraient pris les villes surrection est ici pari Fâtimides, puis de réé notables.

est là (18) que grandit veugle auquel il resta al-Ḥamid. Selon nos formation à Sijilmâsa, çionnaires, Abû-r-Rabîc

sque complètement sur u'il ait atteint l'âge de t qui nous est rapporté odes légendaires. Nous an, qu'il exerça son art lut quitter l'une de ces tement ? (20) — par es, subversives à leurs savons aussi qu'il était

ans la vie, de grands Magrib de l'Est : grâce sa cause, un descendant Mahdî, avait fondé un premières années diffi- uvoir, puis la doctrine ime ḥârijite de Tâhart e et les sectateurs de s. Beaucoup s'étaient drâta. Rien d'étonnant ait eu maille à partir

ments d'opposition dès rîya; ses démêlés avec s sentiments. Nous ne ter : en 928, selon Ibn selon Ibn Ḥaldûn (22);

grandir à Taqiyûs (cf. E. rabes, Paris, 1844, p. 218), lance à Sadâd ou Sadâda, nt mentionnées dans IBN

ment d'après IBN AL-ATIR hart et quitta cette ville au leurs (III, 202), il est beau- Abû Yazîd alla seulement Djerid exercer son métier st pas question de Tâhart.

core, Ibn Ḥaldûn n'est pas 0), il adopte la même date

mais ces deux historiens écrivent plusieurs siècles après les événements et ne nous citent pas leurs sources; il nous est donc difficile de faire un choix valable. Abû Yazîd se serait alors proclamé « Saiḥ des vrais croyants » (23), aurait été inquiété par le nouveau souverain fâtimide, al-Qâ'im billah, et serait opportunément parti en pèlerinage pour échapper aux poursuites (24). Revenu au Djérid en 937 sous un déguisement, il aurait été reconnu et emprisonné; ses adeptes, menés par son vieux maître aveugle, l'auraient délivré de vive force (25). Il aurait alors trouvé refuge au Sahara, chez les Banû Wargla (26), ses coreligionnaires, puis se serait installé dans l'Aurès, vieux centre de résistance berbère au temps de la Kahena. Il faut bien préciser que tous ces détails, puisés çà et là, apparaissent comme incertains : la genèse du mouvement et la formation de celui qui en fut l'âme nous échappent à peu près entièrement.

Dans l'Aurès, Abû Yazîd organise son mouvement; aidé par ses quatre fils, qui seront ses meilleurs chefs militaires, et par l'aveugle qui ne le quitte pas, il fait de la propagande, du recrutement, et dispose bientôt de bandes armées animées de sentiments contradictoires peut-être, mais certainement violents : tous veulent bouter dehors l'usurpateur fâtimide (27) et peut-

(23) IBN ḤALDUN, II, 530.

(24) IBN ḤALDUN, III, 202. Ce pèlerinage est aussi attesté par les chroniqueurs ibâdites qui prétendent d'ailleurs qu'Abû Yazîd aurait conçu pendant son voyage l'idée d'une révolte ouverte (*Chronique d'Abû Zakariyâ*, p. 226; récit à peu près identique dans Darjîni); mais leur récit est obscur dans le détail et probablement en partie légendaire.

(25) IBN KHALDUN, III, 202; *Chronique d'Abû Zakariyâ* (suivie par Darjîni), p. 228; les deux chroniqueurs ibâdites ne parlent pas d'Abû Ammâr. Selon IBN HAMMAD (p. 19/34), Abû Yazîd aurait quitté le Djerid de lui-même, car, devenu suspect aux Fâtimides, il était abandonné de ses disciples qui ne voulaient pas se compromettre avec lui; il aurait donc cherché à se refaire une clientèle ailleurs.

(26) IBN ḤALDUN, III, 203 et 286. Selon les chroniqueurs ibâdites (*Chronique d'Abû Zakariyâ*, p. 229), Abû Yazîd aurait cherché refuge chez les Banû Darjîn, dans la région désertique de Samâta (cf. IBN ḤAWQAL, p. 67/242; AL BAKRÎ, p. 74/152), mais ceux-ci, qui n'étaient pas de la même secte que lui (DARJINI, 43 v°) n'acceptèrent pas de le prendre en charge; c'est alors qu'il aurait gagné l'Aurès.

(27) Voici comment s'exprime IBN ḤALDUN (III, 203-205) à ce sujet : « Il passa dans l'Aurès avec Abû Ammâr et douze autres personnages influents et, arrivé chez les Nukkâr de Nwalât, il y rassembla tous les Azzâba et une foule de Ḥârijites. Alors, par l'entremise d'Abû Ammâr, il leur fit promettre sous la foi du serment, qu'ils combattraient les Fâtimides, qu'ils pilleraient leurs biens, qu'ils les réduiraient en esclavage et qu'ils se laisseraient gouverner par un conseil de Sayḥs aussitôt qu'ils auraient pris les villes de Mahdia et de Kairouan. » Le caractère de l'insurrection est ici parfaitement marqué : il s'agit de bouter dehors les Fâtimides, puis de rétablir l'institution berbéro-ḥârijite des conseils de notables.

être rétabli au Magrib la prééminence du hârijisme, mais ils sont sensibles aussi aux perspectives de pillage qui s'offrent à eux. Il semble en effet (mais nous ne sommes renseignés que par des contempteurs d'Abû Yazîd) que leur chef ait quelque peu assoupli pour eux la rigoureuse morale hârijite : ne leur permet-il pas d'épouser à la fois deux sœurs esclaves, ce qui est formellement interdit par la loi musulmane ? (28). Ne leur livre-t-il pas sans vergogne les femmes des vaincus ? Ne leur abandonne-t-il pas les biens de leurs ennemis (29) ? En tous cas, prosélytisme et terreur se mêlent étroitement dans leur action. Les textes nous autorisent à nous représenter le petit vieillard boîteux, vêtu de laine et appuyé sur un bâton, en attendant qu'on lui fasse cadeau d'un âne gris qui deviendra légendaire (30), parcourant inlassablement les vallées aurasiennes, subjuguant nombre de gens par son éloquence et son magnétisme, abandonnant les autres à ses bandes qui ont vite appris à réduire les oppositions.

Le souverain fâtimide finit par s'inquiéter, veut étouffer ce mouvement dans l'œuf, envoie contre Abû Yazîd le gouverneur de Msîla, 'Ali b. Hamdûn. Celui-ci se heurte à une résistance inattendue; les rebelles malmènent les troupes gouvernementales, leur font peur, si bien qu'une nuit la panique s'empare de leur camp et que leur chef meurt accidentellement au milieu de la débandade (31). Ce premier succès semble avoir démesurément accru le prestige d'Abû Yazîd et le nombre de ses partisans; il date probablement — la chronologie dont nous disposons est bien incertaine — de l'année 943. Aussitôt Abû Yazîd prend l'offensive, sort de l'Aurès et mène dans la région de Baġay au nord de Khenchela des opérations, locales encore et sur lesquelles nous n'avons que peu de détails précis (32). Elles

(28) IBN HAMMAD, p. 20/36.

(29) IBN AL-ATIR, p. 325.

(30) IBN HALDUN (II, 531 et III 205) raconte que cet âne lui fut offert par un habitant de Marmajanna et que dès lors Abû Yazîd fut connu sous le nom de : L'homme à l'âne (*šâhib al-ḥimâr*).

(31) IBN HAMMAD, p. 19-20/35-36. Les chroniqueurs ibâdites donnent une version assez différente de ces événements. Selon eux, Abû Yazîd aurait été bloqué dans l'Aurès par les troupes des Fâtimides pendant sept ans. A la fin, les habitants de l'Aurès, las de cette lutte sans issue, auraient fait comprendre au rebelle qu'il devait se sacrifier pour la tranquillité de tous. Il aurait alors tenté son va-tout et, lançant contre l'ennemi pendant la nuit cinq cents taureaux dont les cornes et la queue portaient des touffes d'alfa enflammé, aurait dispersé l'armée fâtimide et de nouveau rallié autour de lui les hésitants (*Chronique d'Abû Zakariyâ*, p. 230-233; même récit dans Darjini).

(32) Ces détails ne se trouvent que dans IBN HALDUN, III, 205, sans que nous en connaissions la provenance.

doivent cependant être les hordes hârijites mois, elles vont réédifier Mahdia.

Pareil résultat en Yazîd et de son état-d'attraction du mouvement ces éléments de succès eût des échos faciles de l'empire fâtimide.

De fait, nous savons que le berceau de la puissance dans le pays et que tout d'abord, elle n'ont jamais considéré pour la conquête de l'empire africain qu'ils avaient comme leur héritage la communauté musulmane le Prophète. D'où l'importance de l'*amir al-mu'minin* son pouvoir à Kairo datant de 914) (33) d'opération, bien plus d'Arabie et de Bagdad peine besoin de rappeler finiront par s'emparer Mu'izz y transporter ses ancêtres. Les Fâtimides véritablement dans

De plus, pour mesurer ils imposent au territoire lourde. Nous trouvons des significatives dans le Bagdad extraordinaires et de à qui tous les prétextes ple » (34). Mais celui-ci est qual, contemporain et là des renseignements organisés, semble-t-il

(33) IBN 'IDARI, I, 1'

(34) P. 184/257; voir de l'impôt foncier par

du hârijisme, mais ils pillage qui s'offrent à me renseignés que par chef ait quelque peu hârijite : ne leur per- slaves, ce qui est mane ? (28). Ne leur des vaincus ? Ne leur mis (29) ? En tous cas, nent dans leur action. enter le petit vieillard n bâton, en attendant qui deviendra légendes vallées aurasiennes, quence et son magné- les qui ont vite appris

iéter, veut étouffer ce ū Yazîd le gouverneur eurté à une résistance troupes gouvernement- t la panique s'empare dentellement au milieu semble avoir démesu- le nombre de ses par- logie dont nous dispo- 43. Aussitôt Abû Yazîd ène dans la région de tions, locales encore et détails précis (32). Elles

que cet âne lui fut offert lors Abû Yazîd fut connu (*himâr*). niqueurs ibâdites donnent ts. Selon eux, Abû Yazîd les Fâtimides pendant sept te lutte sans issue, auraient crifier pour la tranquillité çant contre l'ennemi, pên- s et la queue portaient des ée fâtimide et de nouveau 'Abû Zakariyâ, p. 230-233;

HALDUN, III, 205, sans que

doivent cependant être victorieuses, puisque dans l'été de 944, les hordes hârijites déferlent sur l'Ifrîqiya; en moins de six mois, elles vont réduire l'empire fâtimide à la seule ville de Mahdia.

Pareil résultat en dit long sur la valeur personnelle d'Abû Yazîd et de son état-major, sur l'élan de ses troupes, sur la force d'attraction du mouvement. Il fallait tout de même aussi que ces éléments de succès rencontrassent un terrain favorable, qu'il y eût des échos faciles à éveiller dans toute la partie orientale de l'empire fâtimide.

De fait, nous savons que, mise à part la région des Kutâma, berceau de la puissance sî'ite, un vif mécontentement régnait dans le pays et que la dynastie n'était pas populaire. C'est que, tout d'abord, elle n'avait pas essayé de l'être. Les Fâtimides n'ont jamais considéré le Magrib que comme une base de départ pour la conquête de l'Orient musulman. Ce n'est pas à un empire africain qu'ils aspiraient, mais bien à ce qu'ils considéraient comme leur héritage légitime, c'est-à-dire à la direction de la communauté musulmane entière, confiée, selon eux, à 'Alî par le Prophète. D'où le titre de calife, de Prince des Croyants (*amîr al-mu'minin*) que prend 'Ubayd Allah dès qu'il a établi son pouvoir à Kairouan; d'où plusieurs tentatives (la première datant de 914) (33) pour s'emparer de l'Égypte, autre base d'opération, bien plus rapprochée celle-là et des Villes saintes d'Arabie et de Bagdad, centre du califat 'abbâsîde. Il est à peine besoin de rappeler d'ailleurs que les troupes fâtimides finiront par s'emparer de l'Égypte et qu'en 973, le calife al-Mu'izz y transportera le siège de son pouvoir et les cercueils de ses ancêtres. Les Fâtimides n'ont donc pas cherché à s'insérer véritablement dans un pays qui n'était pour eux qu'une étape.

De plus, pour mener à bonne fin leur politique de conquête, ils imposent au territoire qui leur est soumis une fiscalité fort lourde. Nous trouvons sur ce point quelques indications significatives dans le *Bayân* d'Ibn 'Idârî où l'auteur parle de taxes extraordinaires et des « exactions les plus odieuses des Sî'ites à qui tous les prétextes étaient bons pour dépouiller le peuple » (34). Mais celui qui nous renseigne le mieux est Ibn Hawqal, contemporain et favorable aux Fâtimides, qui donne çà et là des renseignements sur la perception des impôts, très bien organisée, semble-t-il, et résume, à la fin de son exposé, les indi-

(33) IBN 'IDARI, I, 170/237 et suiv.; IBN AL-ATIR, p. 312.

(34) P. 184/257; voir dans le même ouvrage (p. 175/244) l'organisation de l'impôt foncier par l'administration fâtimide.

cations qu'il a recueillies de la bouche même d'un haut fonctionnaire des finances de l'Etat fâtimide (35). Il nous fait le tableau d'un système de taxes assez complexe, de nature à atteindre toutes les catégories de contribuables, nomades compris, et nous apprend qu'en bonne année cela permettait des recettes de 7 à 800 millions de dinârs. Si encore tout cet argent avait profité au pays, les rancœurs eussent été peut-être un peu moins vives. Mais on ne trouve guère trace de ces dépenses d'équipement économique qu'ont pratiquées les Aglabides, pourtant peu populaires (36). Il est clair qu'une forte proportion des sommes perçues est affectée aux dépenses militaires : construction de Mahdia, place forte plus que capitale, expéditions en Egypte, expéditions vers le Magrib Extrême. L'Ifrîqiya est pressurée pour satisfaire les ambitions conquérantes des Fâtimides.

La religion enfin sépare ceux-ci de leurs sujets. Sous les Aglabides, l'école mâlikite s'est installée en Ifrîqiya et y a poussé des racines très profondes. C'est donc avec beaucoup de méfiance et une secrète aversion que les docteurs de Kairouan virent les Šî'ites s'installer en maîtres à côté d'eux. Leurs craintes n'étaient que trop justifiées : à peine arrivé au pouvoir, 'Ubayd Allah mit en vigueur les pratiques Šî'ites à l'exclusion des pratiques orthodoxes : l'appel à la prière, la prière publique du vendredi, les usages du Ramađân durent prendre les formes exigées par les nouveaux maîtres (37); les consultations juridiques selon l'école mâlikite furent interdites (38); la mémoire des Compagnons du Prophète et de sa famille, à l'exception de Fâtîma et de 'Alî, fut publiquement salie; les habitants de Kairouan virent même un jour leurs marchés et les portes de leurs quartiers ornés de crânes de moutons, d'ânes et d'animaux divers, avec des inscriptions qui leur attribuaient des noms de Compagnons du Prophète (39).

Aussi l'opposition orthodoxe ne se fit-elle pas attendre; dès la première prière du vendredi dirigée par les Šî'ites, un pieux homme de Kairouan sortait avant la fin de la cérémonie en causant du scandale et, à son exemple, les docteurs cessaient de venir à la mosquée le vendredi (40); les produits des propriétés confisquées par les Fâtimides ou leurs acolytes Kutâma

(35) IBN HAWQAL, p. 69/249-250.

(36) Voir notamment l'étude toute récente de M. SOLIGNAC, *Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des steppes tunisiennes*, in *Annales de l'Institut d'Etudes Orientales*, t. X (1952), p. 5-273.

(37) H. R. IDRIS, *Contribution...*, R.E.I., 1935 (II), p. 144-145.

(38) IBN 'IDARI, I, 159/221 et H. R. IDRIS, *Contribution...*, p. 127.

(39) H. R. IDRIS, *Contribution*, p. 147.

(40) *Ibid.*, p. 144-145.

étaient soigneusement nymes circulaient par voyés par des voies familiers (42); les recourir au mensor Šî'ites en mauvaise fligeant de terribles délit; c'est ainsi qu'autrement qu'à la r et fut promené dans yeux, avant qu'on le torturés et leur corps tées de la ville. Rien où était ignominieux avait brillé toute l'exaltait en secret l'ges. 'Ubayd Allah, preuve d'une relation son pouvoir mieux davantage encore la dire que les dissension la ville qu'à la can va éveiller des échos tout l'aspect d'une agents fiscaux. Voir mouvement d'Abû gieuse croissance.

III — LE DECHAI

C'est donc dans verse sur l'Ifrîqiya, colonne vers le pays voir compter sur de probablement pour pes sur Tébessa, s'e de Mermajenna, p et de là, suivant la 'Abd Allah, précur

(41) *Ibid.*, R.E.I., 19

(42) IBN 'IDARI, I, 2

(43) H. R. IDRIS, Cc

(44) *Ibid.*, R.E.I., 19

(45) IBN 'IDARI, I, 2

même d'un haut fonctionnaire (35). Il nous fait le complexe, de nature à tables, nomades comme cela permettait des encore tout cet argent t été peut-être un peu race de ces dépenses es les Aglabides, pour e forte proportion des militaires : constructions, expéditions en mer. L'Ifrîqiya est préservée des Fâtimides. Les sujets. Sous les Aglabides, l'Ifrîqiya et y a poussé avec beaucoup de mélocteurs de Kairouan ont été d'eux. Leurs craintes arrivées au pouvoir, les Sî'ites à l'exclusion de la prière publique, les habitants durent prendre les (37); les consultations interdites (38); la même sa famille, à l'exception de sa femme; les habitants des marchés et les portes fermées, d'ânes et d'âneurs leur attribuaient des

elle pas attendre; dès que les Sî'ites, un pieux homme de la cérémonie en l'honneur des docteurs cessaient de vendre les produits des producteurs acolytes Kutâma

étaient soigneusement boycottés (41); les vers injurieux et anonymes circulaient parmi les orthodoxes et étaient parfois envoyés par des voies mystérieuses au souverain même ou à ses familiers (42); les croyants les plus rigides n'hésitaient pas à recourir au mensonge ou au faux témoignage pour mettre les Sî'ites en mauvaise posture. L'autorité réagissait parfois en infligeant de terribles supplices à ceux qui étaient pris en flagrant délit; c'est ainsi qu'un muezzin, qui refusait d'appeler à la prière autrement qu'à la manière traditionnelle, eut la langue coupée et fut promené dans Kairouan, cette langue fixée entre les deux yeux, avant qu'on le tuât d'un coup de lance (43); d'autres furent torturés et leur corps crucifié à l'une des portes les plus fréquentées de la ville. Rien n'y faisait, on racontait même que la croix où était ignominieusement attaché le corps d'un de ces martyrs avait brillé toute une nuit d'un éclat surnaturel (44), et l'on exaltait en secret l'esprit d'opposition des plus saints personnages. 'Ubayd Allah, malgré son goût de l'autorité, avait fait preuve d'une relative tolérance; son fils al-Qâ'im, qui croyait son pouvoir mieux assuré, se montra plus rigoureux et excita davantage encore la réprobation des orthodoxes (45). Il va sans dire que les dissensions religieuses étaient bien plus aiguës à la ville qu'à la campagne : en ville, la rébellion d'Abû Yazîd va éveiller des échos religieux; à la campagne, elle prendra surtout l'aspect d'une révolte contre un pouvoir autoritaire et ses agents fiscaux. Voilà le climat dans lequel va se développer le mouvement d'Abû Yazîd; on comprend mieux alors sa prodigieuse croissance.

III — LE DECHAINEMENT DE LA REVOLTE

C'est donc dans l'été de 944 que brusquement le flot se déverse sur l'Ifrîqiya. S'improvisant stratège, Abû Yazîd lance une colonne vers le pays de son enfance, le Djérid, où il savait pouvoir compter sur des concours empressés, et une autre vers Shîba, probablement pour faire diversion. Il jette le gros de ses troupes sur Tébessa, s'empare à la vitesse de l'éclair de Mejjana et de Mermajenna, près de l'actuelle frontière algéro-tunisienne, et de là, suivant la route qu'avait déjà prise le missionnaire Abû 'Abd Allah, précurseur des Fâtimides, tombe sur Larîbus où il

M. SOLIGNAC, *Recherches et des steppes tunisiennes*, X (1952), p. 5-273.
(II), p. 144-145.
Contribution..., p. 127.

(41) *Ibid.*, R.E.I., 1936 (I), p. 79.

(42) IBN 'IDARI, I, 159/221.

(43) H. R. IDRIS, *Contribution*, R.E.I., 1935 (II), p. 145.

(44) *Ibid.*, R.E.I., 1936 (I), p. 75.

(45) IBN 'IDARI, I, 224/314.

laisse massacrer un grand nombre d'habitants réfugiés dans la mosquée (46); par l'oued Mellègue, il débouche dans la vallée de la Medjerda. Al-Qâ'im fut probablement surpris par un si brusque déchaînement; peut-être aussi voulut-il choisir son terrain de bataille. Bref c'est seulement dans la région de Béja qu'une armée fâtimide se présenta en face des envahisseurs, sous le commandement d'un général nommé Bušrà ou Bisr, avec mission, semble-t-il, de les attaquer de flanc dans la vallée de la Medjerda. Mais Abû Yazîd était renseigné par un réseau d'espions serré; de tout son élan, il se précipite sur l'adversaire, lui inflige une défaite et s'empare de Béja.

De là, il lance un appel aux armes à toutes les tribus berbères; les volontaires affluent, il leur donne des tentes et des drapeaux, organise la cohue fanatique qui se presse autour de lui, car il sait que les luttes décisives sont proches (47). Pendant ce temps, Bušrà s'est replié sur Tunis et tente d'y reconstituer son armée; une sédition l'en chasse: cette ville attachée à l'orthodoxie prend l'occasion de rejeter ainsi la doctrine šî'ite; elle se place même sous l'obédience d'Abû Yazîd qui y envoie un gouverneur (48). Néanmoins Bušrà a pu regrouper quelques troupes et mène une action de retardement avant que l'armée hârijite ne franchisse la Dorsale tunisienne; il remporta même, si l'on en croit Ibn al-A'tîr (49), un succès qui coûta 4.000 morts et 500 prisonniers aux rebelles. Pendant ce temps, al-Qâ'im renforce les défenses de Mahdia et une cohue de fuyards, terrifiés par la violence des hommes d'Abû Yazîd, se précipite vers Kairouan pour y chercher refuge.

C'est vers cette ville qui, en dépit de la création de Mahdia, restait aux yeux de tous la capitale du pays, qu'Abû Yazîd dirige l'élan des siens. Il franchit la Dorsale tunisienne sans rencontrer de résistance, à la tête de 100.000 hommes et se prépare à prendre d'assaut les agglomérations de Kairouan et de Raqqâda, car il pense qu'elles seront chèrement défendues. En fait, elles ne le sont pas: il y a bien là un des généraux d'al-Qâ'im, Hâfil b. Ishâq vainqueur d'une rébellion sicilienne quelques années auparavant (50); mais il n'a que peu de troupes sous ses ordres

(46) IBN HALDUN, II, 531.

(47) IBN AL-ATIR, p. 327.

(48) D'après AT-TIJANI (*J.A.*, 1852 (4^{me} série, t. XX), p. 96-98), les habitants de Tunis auraient bientôt chassé ce gouverneur et auraient pris les armes contre Abû Yazîd.

(49) P. 327. AT-TIJANI (*ibid.*, p. 102-103) parle bien de cette bataille, mais la situe au Sud de la Dorsale Tunisienne, dans la région de Hergla.

(50) IBN AL-ATIR, p. 321-323.

et attend passivement de venir de Mahdia, ses objurgations des gens, les massacres, il sait ce qui se passera, ligences dans la place un siège: il attaque s'efforcent de lui rendre cause fâtimide à la recherche à se précipiter même au combat l'ennemie qu'il bat par de bon dans son pays s'opposer sérieusement tentent bien une action à massacres supplémentaires effet, la horde qui mides détestés, mais de s'emparer de tout et faméliques, fait l'pose au pillage est

Le chef lâche la dent dans les rues, il blant de traiter avec sauve, mais le livre Il reçoit alors une demandent de faire dit Abû Muḥammad Kairouan et a tout permettre, répond ni convention avec compagnons et 'A'i et ne réprochiez rien de Dieu n'était-elle moi qui suis boiteux Cependant nous avons néanmoins par per à sa louange et ad assistent en foule à une clameur formi

(51) Le récit le plus

ants réfugiés dans la
ouche dans la vallée
nt surpris par un si
lut-il choisir son ter-
s la région de Béja
ce des envahisseurs,
amé Bušrà ou Bisr,
flanc dans la vallée
eigné par un réseau
pite sur l'adversaire,

s les tribus berbères;
ates et des drapeaux,
autour de lui, car il
) . Pendant ce temps,
onstituer son armée;
achée à l'orthodoxie
e šī'ite; elle se place
y envoie un gouver-
ner quelques troupes
que l'armée hârijite
porté même, si l'on
te 4.000 morts et 500
s, al-Qâ'im renforce
uyards, terrifiés par
cipite vers Kairouan

création de Mahdia,
qu'Abû Yazîd dirige
isienne sans rencon-
mes et se prépare à
ouan et de Raqqâda,
ndues. En fait, elles
aux d'al-Qâ'im, Hâlîl
me quelques années
upes sous ses ordres

XX), p. 96-98), les habi-
teur et auraient pris les

bien de cette bataille,
ans la région de Hergla.

et attend passivement l'arrivée d'une armée de secours qui doit venir de Mahdia, sans tenir compte des avertissements et des objurgations des gens de Kairouan qui redoutent, non sans raison, les massacres et le pillage. Abû Yazîd arrive le premier; il sait ce qui se passe à Kairouan, car il a évidemment des intelligences dans la place; aussi ne perd-il pas de temps à préparer un siège : il attaque tout de suite. Les bourgeois de Kairouan s'efforcent de lui résister, non pas qu'ils veulent défendre la cause fâtimide à laquelle ils sont hostiles, mais parce qu'ils cherchent à se protéger contre ce fléau, cet ouragan humain déchaîné qui menace leur cité, leurs biens, leur vie. Ils traînent même au combat l'étrange Hâlîl et le forcent à esquisser une sortie, mais à peine a-t-il vu en face de lui l'immense armée ennemie qu'il bat précipitamment en retraite et s'enferme pour de bon dans son palais avec ses Kutâma. Personne ne peut plus s'opposer sérieusement aux envahisseurs; quelques quartiers tentent bien une action désespérée, mais ce n'est que prétexte à massacres supplémentaires, s'il est besoin de prétextes (51). En effet, la horde qui suit Abû Yazîd veut bien chasser les Fâtimides détestés, mais elle est avide aussi, surtout pour beaucoup, de s'emparer de tout ce qui, aux yeux des campagnards rudes et faméliques, fait le charme d'une grande cité; quiconque s'oppose au pillage est aussitôt mis à mort.

Le chef lâche la bride à ses hommes; tandis qu'il se répandent dans les rues, les édifices publics, les demeures, il fait semblant de traiter avec le général fâtimide et lui accorde la vie sauve, mais le livre à la mort aussitôt qu'il a quitté son refuge. Il reçoit alors une délégation des notables de Kairouan qui lui demandent de faire cesser le pillage. « La soldatesque, — lui dit Abû Muhammad Qutais, le chef de la délégation, a foncé sur Kairouan et a tout dévasté et pillé. — Je ne puis ne pas le leur permettre, répond l'autre, car ton pays, je l'ai pris sans traité ni convention aucune; et n'insultait-on pas le Prophète, ses compagnons et 'Ā'îsa, mère des Musulmans ? Vous entendiez et ne réprochiez rien. — Nous étions trop faibles ! — La terre de Dieu n'était-elle pas assez vaste ? Qui était plus faible que moi qui suis boiteux et que mon compagnon qui est aveugle ? Cependant nous avons fait ce que le droit exigeait. » Il finit néanmoins par permettre qu'on lui récite un poème composé à sa louange et adresse la parole en berbère à ses partisans qui assistent en foule à l'entretien, pour les faire taire. Ils poussent une clameur formidable à laquelle succède un grand silence;

(51) Le récit le plus précis se trouve dans IBN AL-ATIR, p. 328.

après la récitation du poème, Abû Yazîd donne un ordre : « Faites proclamer à Kairouan : qu'aucun soldat n'y demeure ! » L'ordre est exécuté. La ville est sauvée. On était à la mi-October 944 (52).

Le triomphe était grand, mais non pas complet, car le Fâtimide al-Qâ'im tenait toujours Mahdia et y préparait une forte armée sous le commandement de l'affranchi Maysûr qui, dix ans auparavant, avait fait ses preuves lors d'une brillante campagne au Maroc (53). Abû Yazîd ne le lança donc pas à la légère; il chercha à mettre tous les atouts dans son jeu. C'est ainsi qu'il envoya une ambassade à Cordoue auprès du calife 'Abd ar-Rahmân an-Nâsir, ennemi et rival des Fâtimides (54). Disons tout de suite que le calife accueillit bien ces envoyés, mais ne leur donna que de bonnes paroles; même contre les shî'ites, 'Abd ar-Rahmân pouvait difficilement faire alliance avec des Hârijites. Par contre, chose plus importante dans l'immédiat, Abû Yazîd réussit à enrôler les gens de Kairouan auxquels il avait épargné un pillage total. Les docteurs de la ville se réunirent dans la Grande Mosquée et se concertèrent pour savoir s'il était légitime d'aider les Hârijites dans leur lutte : « Les Hârijites, dit l'un d'eux, sont des gens de la *Qibla* qui demeurent musulmans et qui, comme tels peuvent hériter, de même qu'on peut hériter d'eux, tandis que les Banû 'Ubayd sont des *majûs* (des païens) en dehors de l'islâm; ils ne peuvent avoir des rapports d'héritage avec les Musulmans ni se réclamer d'eux » (55). A la lumière de ces considérations juridiques, l'accord se fit donc en faveur de la lutte.

Cette coalition n'allait pas d'ailleurs sans arrière-pensée. « Si nous avons la victoire, expliquait un docteur kairouanais, nous ne serons pas sous le joug d'Abû Yazîd, car il est hârijite et Dieu le fera tomber au pouvoir d'un imâm juste qui nous débarrassera de lui » (56). Quant à Abû Yazîd, selon Ibn 'Idârî qui ne l'aime pas, « il dit à ses soldats de laisser les Kairouanais à découvert dans les rencontres, de façon que, l'ennemi tombant sur ces derniers et les épargnant eux-mêmes, on se trouvât débarrassé de ces auxiliaires sans avoir à les tuer » (57). Néan-

(52) H.R. IDRIS, *Contribution*, R.E.I., 1935 (I), p. 85 et IBN HÂMMAD, p. 19/35.

(53) IBN 'IDARÎ, I, 216/301.

(54) IBN HALDUN, III, 206; cf. E. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane*, Paris-Leyde, 1950, II, 103.

(55) H.R. IDRIS, *ibid.*, p. 81.

(56) *Ibid.*, p. 82.

(57) P. 225/316.

moins la haine contre dans l'enthousiasme bataille. Ils se réunir armes, drapeaux et verts d'inscriptions p des portes du sanctu mé qui arracha les la son : « O Dieu, ce Allah, qui se prétend bienfaits et Te déni phètes, Tes envoyés, phète Muhammad e insulte les compagno nes des Musulmans, ce que respectent Te mal Ta bonté, eh b matin et soir, précip à ceux qui le poursui les générations futu son autorité, divise le cœur des Musulma au lendemain. L'en nombreux furent les l'un d'eux même qu vers Mahdia, demar pas se présenter à D

L'armée fâtimide les Hârijites de Kair une trahison : les de Maysûr; c'était u Huwâra qui avaient vingt ans plus tôt et Quand ils furent à p et fournirent sans d eut lieu à mi-chemin cis et sanglant, il se mée d'al-Qâ'im étai

(58) H.R. IDRIS, *ibid.*

(59) *Ibid.*, p. 81.

(60) IBN AL-ÂTIR, p.

IV — LE SIEGE DE MAHDIYA

Le vieux boiteux se crut arrivé au bout de ses efforts : l'empire fâtimide, si vigoureux quelques mois plus tôt, était réduit à la petite presqu'île de Mahdia qui ne pouvait tarder à succomber; déjà Abû Yazîd se voyait souverain d'Ifrîqiya : il abandonnait sa guenille de laine pour de riches vêtements de soie et son âne gris pour des coursiers fringants (61), mais il s'éloignait aussi, sans s'en douter, des compagnons rustiques qui, s'ils avaient suivi un des leurs, n'étaient pas disposés à honorer un nouveau souverain.

A ce jeu, Abû Yazîd perdait le contrôle de ses troupes; lui qui avait pu, d'un mot, mettre un terme au sac de Kairouan, ne parvenait plus à empêcher les atrocités commises par la colonne qui, aussitôt après la victoire sur Maysûr, s'était emparée de Sousse : « Les hommes furent massacrés, rapporte Ibn al-Atîr, les femmes réduites en captivité et la ville incendiée. Les envahisseurs fendaient les parties génitales des femmes, les éventraient. A ce compte, l'Ifrîqiya ne présenta bientôt plus ni un champ cultivé, ni un toit debout; les habitants se réfugièrent à Kairouan nu-pieds et sans vêtements, et ceux qui ne devenaient pas esclaves périssaient de faim et de soif » (62). Faisons la part de l'amplification littéraire, il n'en est pas moins vrai que le mouvement de libération tournait à la jaquerie.

D'autre part al-Qâ'im ne se considérait pas comme abattu; il mettait la dernière main aux fortifications de Mahdia et lançait des appels au secours à ceux qui, sur les arrières d'Abû Yazîd, étaient restés fidèles à la cause fâtimide, les Kutâma et le seigneur des Sanhâja d'Ašîr (à l'Est de l'actuelle Boghari), Zîrî b. Manâd (63).

Il faillit cependant être victime du premier choc. En effet Abû Yazîd mettait le siège devant Mahdia dans les derniers jours de Décembre 944 et lançait presque aussitôt un furieux assaut. C'est au moins la version d'Ibn al-Atîr (64) et je dois préciser ici que la chronologie de cet épisode, pourtant capital, est très confuse : plusieurs des chroniqueurs dont nous disposons donnent des dates — très différentes les unes des autres; l'un d'entre eux se contredit même en deux endroits de son récit (65). La relation d'Ibn al-Atîr est de loin la plus claire, la plus cohé-

(61) IBN HAMMAD, p. 20/37; IBN HALDUN, III, 207.

(62) P. 330.

(63) Sur ce personnage, voir IBN AL-ATIR, p. 374-376.

(64) P. 330 et suiv.

(65) IBN HAMMAD, p. 20/36 et 21/37.

rente, la plus vraie sans dissimuler pour

Les fortifications de la terre, étaient de fisants à notre gré, c l'on connaît, par M. regardait le continent ment bien conçu. Ne d Allah avait eu la pres ampleur, et qu'il ave Al Qâ'im n'avait-il pa tème défensif déjà tr

Mais l'élan des Hâri les assiégés firent une attaque, mit l'ennemi de Berbères réussit à fallut, rapporte Ibn ville » (68). Un mois les Hârijites essayèr en lançant leurs chev dans l'eau et sur les r mier rang, faillit être et à l'abnégation des sur ses arrières l'obli fois encore. Il lança t rement repoussé (69) qui, chose étonnante, que la flotte fâtimide ches inutiles et n'ait Kabylie des dépôts d Heureusement pour d'immenses silos où l citernes qui permetta moins les soldats qui

(66) G. MARÇAIS, *Manu* 135. Je signale aussi l'ex par le même auteur dan Age, Paris, 1946, pp. 14'

(67) Cette prédiction e par exemple IBN HAMMA par les chroniqueurs ib

(68) P. 331.

(69) *Ibid.*, p. 332-333.

(70) IBN AL-ATIR, p. 31

rente, la plus vraisemblable; c'est donc celle-là que je suivrai, sans dissimuler pourtant qu'il y en a d'autres.

Les fortifications de la presqu'île de Mahdia, surtout du côté de la terre, étaient de premier ordre; leurs vestiges, bien insuffisants à notre gré, ont été analysés, avec la pénétration que l'on connaît, par M. G. Marçais (66). La porte principale que regardait le continent constituait un ouvrage défensif extrêmement bien conçu. Ne disait-on pas d'ailleurs que le Mahdi 'Ubayd Allah avait eu la prescience de la révolte d'Abû Yazîd et de son ampleur, et qu'il avait fortifié sa ville en conséquence (67)? Al Qâ'im n'avait-il pas eu le temps de renforcer encore un système défensif déjà très poussé?

Mais l'élan des Hârijites n'était pas encore brisé; le 9 Janvier, les assiégés firent une sortie; Abû Yazîd monta à cheval, contre-attaqua, mit l'ennemi en déroute, le poursuivit et un contingent de Berbères réussit à franchir la porte principale. « Peu s'en fallut, rapporte Ibn al-Atîr, qu'Abû Yazîd n'emportât la ville » (68). Un mois plus tard, nouvel assaut aussi furieux: les Hârijites essayèrent de tourner les fortifications avancées en lançant leurs chevaux dans la mer et l'on se battit sans merci dans l'eau et sur les remparts. Abû Yazîd, qui combattait au premier rang, faillit être tué et ne dut son salut qu'à l'acharnement et à l'abnégation des siens; l'arrivée d'une colonne de secours sur ses arrières l'obligea à renoncer à la prise de la ville cette fois encore. Il lança un nouvel assaut le 18 Mars mais fut sévèrement repoussé (69). Alors il se contenta de bloquer Mahdia qui, chose étonnante, n'était pas ravitaillée par mer; il semble que la flotte fâtimide n'ait été employée qu'à évacuer les bouches inutiles et n'ait pas réussi à trouver sur la côte de Petite Kabylie des dépôts de vivres et d'armes en quantité suffisante. Heureusement pour al-Qâ'im, le Mahdi avait fait construire d'immenses silos où l'on avait accumulé des provisions, et des citernes qui permettaient de ne pas manquer d'eau (70). Néanmoins les soldats qui, à peu près seuls restaient dans Mahdia,

(66) G. MARÇAIS, *Manuel d'art musulman, architecture*, I, 106-109, 130-135. Je signale aussi l'excellent récit de la rébellion d'Abû Yazîd donné par le même auteur dans *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen-Age*, Paris, 1946, pp. 147-153.

(67) Cette prédiction est rapportée par presque tous les chroniqueurs, par exemple IBN HÂMMAD, p. 10 22 et sous une forme assez différente par les chroniqueurs ibâdites: *Chronique d'Abû Zakariyâ*, p. 246.

(68) P. 331.

(69) *Ibid.*, p. 332-333.

(70) IBN AL-ATIR, p. 315.

de ses efforts: l'em-
plus tôt, était réduit
vait tarder à succom-
d'Ifrîqiya: il aban-
vêtements de soie et
(61), mais il s'éloignait
rustiques qui, s'ils
sposés à honorer un

e de ses troupes; lui
sac de Kairouan, ne
omises par la colonne
s, s'était emparée de
rapporte Ibn al-Atîr,
incendiée. Les enva-
s femmes, les éven-
ta bientôt plus ni un
bitants se réfugièrent
et ceux qui ne deve-
le soif » (62). Faisons
n est pas moins vrai
à la jaquerie.

pas comme abattu;
ons de Mahdia et lan-
ir les arrières d'Abû
imide, les Kutâma et
e l'actuelle Boghari),

er choc. En effet Abû
ns les derniers jours
ôt un furieux assaut.
4) et je dois préciser
rtant capital, est très
nous disposons don-
des autres; l'un d'en-
dits de son récit (65).
s claire, la plus cohé-

207.

374-376.

durent manger des bêtes de somme et des charognes (71). Le seul ravitaillement qu'ils reçurent de l'extérieur leur fut apporté par une colonne légère envoyée par Zirî b. Manâd, le seigneur sanhâjien d'Asîr, qui réussit à se glisser par surprise dans la ville (72). Mais de renfort militaire, point; Abû Yazîd avait réussi à disperser dans la région de Constantine une colonne de secours, probablement formée de Kutâma, qui s'était réunie sous les murs de cette ville (73). Cependant les Berbères d'Abû Yazîd se lassaient de ce siège interminable; au début, ils avaient patienté en pillant la région; lorsqu'il n'y eut plus rien à prendre, ils commencèrent à se débânder et à s'en retourner chacun chez soi avec leur butin. Al-Qâ'im voulut en profiter; ses troupes firent de vigoureuses sorties les 19 et 20 Juin 945, mais les Hârijites tinrent bon et ne se laissèrent pas déloger. Ayant reçu des renforts, ils tentèrent même encore une fois de prendre Mahdia d'assaut le 13 Juillet; une charge de cavalerie les repoussa (74). La partie était jouée, je veux dire le siège de Mahdia, car Abû Yazîd n'était pas découragé : il faudra deux ans encore pour le mettre à bas. C'est au début de Septembre qu'il dut abandonner le siège : certains des siens étaient passés à l'ennemi « par suite, dit Ibn al-Atîr, de l'animosité qu'avaient soulevée en eux les auteurs de délations portées auprès de lui » (75). De plus al-Qâ'im, sentant le vent tourner, multipliait les sorties dangereuses. Tout cela amena plusieurs conseillers d'Abû Yazîd à prendre, à son insu, la décision de battre en retraite pour procéder à un regroupement de forces. Abû Yazîd les rappela, mais en vain, et dut à son tour, se retirer vers Kairouan avec les trente hommes qui lui restaient et sans pouvoir emporter ses bagages ni ses provisions. Il y arriva le 16 Septembre, sans que personne vînt au-devant de lui, sauf quelques officiels et une bande d'enfants qui ricanaient (76).

V — LA LUTTE AUTOUR DE KAIROUAN

Aussitôt Tunis et Sousse se révoltèrent contre les Hârijites et repassèrent aux Fâtimides (77). On pouvait penser que la puissance d'Abû Yazîd allait s'écrouler aussi vite qu'elle avait gran-

(71) IBN AL-ATIR, p. 333.
 (72) IBN HALDUN, II, 5.
 (73) IBN AL-ATIR, p. 333.
 (74) *Ibid.*, p. 334.
 (75) *Ibid.*, p. 335.
 (76) *Ibid.*
 (77) *Ibid.*, p. 336.

di. C'était mal mesuré : il réprime un coup à l'égard des gens de d'il y a quelques mois presque autant que les vieux maître, l'aveugle aux mœurs austères qui redevenu l'homme à l'isme et l'esprit de justice groupe des partisans, fit maître le 30 Septembre 946 (79), bat à plates Msila (80), tandis que ques, se donne un peu

Cette lutte acharnée Mai 946. Avant qu'elle rain fâtimide al-Qâ'im 946 (81). Comme il se reconnaît comme hé son père sans difficulté temps sa mort pour pouvoir qu'il recueillait son prédécesseur : apr nait le siège de Sousse Mai; cette fois, la flott de façon décisive (82). penchait vers les Fâtim rain très délicat en de

Ismâ'il saisit aussitôt sur Kairouan, après y la population sur ses il le terrible vieillard ne me acte du drame se d Yazîd essaya de repr Ismâ'il fit à plusieurs roula selon des altern tion qui, au gré des s l'un tantôt vers l'autr

(78) IBN HALDUN, II, 2.
 (79) IBN AL-ATIR, p. 34.
 (80) *Ibid.*, p. 333-339.
 (81) Date fournie par I
 (82) IBN AL-ATIR, p. 34.
 (83) *Ibid.*, p. 342.

es charognes (71). Le rieur leur fut apporté. Manâd, le seigneur par surprise dans la nt; Abû Yazîd avait stantine une colonne ma, qui s'était réunie it les Berbères d'Abû ; au début, ils avaient eut plus rien à pren- s'en retourner chacun en profiter; ses trou- 20 Juin 945, mais les s déloger. Ayant reçu une fois de prendre de cavalerie les redire le siège de Mah- : il faudra deux ans it de Septembre qu'il s étaient passés à l'en- osité qu'avaient sou- s auprès de lui » (75). multipliait les sorties onseillers d'Abû Yazîd en retraite pour pro- azîd les rappela, mais irouan avec les trente emporter ses bagages re, sans que personne els et une bande d'en-

N
contre les Hârijites et it penser que la puis- ite qu'elle avait gran-

di. C'était mal mesurer l'indomptable énergie du petit vieillard : il réprime un complot dirigé contre lui, use de diplomatie à l'égard des gens de Kairouan, qui n'ont plus l'enthousiasme d'il y a quelques mois et se prennent à détester les Berbères presque autant que les Fâtimides, il écoute les conseils de son vieux maître, l'aveugle Abû 'Ammâr, qui le supplie de revenir aux mœurs austères qu'un moment il a abandonnées : le voilà redevenu l'homme à l'âne, l'homme vêtu de laine dont l'ascétisme et l'esprit de justice avaient soulevé les foules (78). Il regroupe des partisans, fonce sur Tunis dont il se rend à nouveau maître le 30 Septembre, met le siège devant Sousse le 12 Janvier 946 (79), bat à plates coutures une armée fâtimide venue de Msila (80), tandis que de son côté, al-Qâ'im multiplie ses attaques, se donne un peu d'air et gagne du temps.

Cette lutte acharnée dura plusieurs mois, jusqu'à la fin de Mai 946. Avant qu'elle n'aboutît à un résultat décisif, le souverain fâtimide al-Qâ'im mourut de maladie à Mahdia le 17 Mai 946 (81). Comme il sentait ses forces l'abandonner, il avait fait reconnaître comme héritier son fils Ismâ'îl. Celui-ci succéda à son père sans difficulté et d'ailleurs prit soin de cacher quelque temps sa mort pour éviter toute surprise. A peine était-il au pouvoir qu'il recueillait le fruit des efforts et de la ténacité de son prédécesseur : après un échec cuisant, Abû Yazîd abandonnait le siège de Sousse et Ismâ'îl y pénétrait en libérateur le 26 Mai; cette fois, la flotte fâtimide avait participé aux opérations de façon décisive (82). Le second acte était terminé : la balance penchait vers les Fâtimides, malgré un changement de souverain très délicat en de pareilles circonstances.

Ismâ'îl saisit aussitôt l'occasion qui se présentait et marcha sur Kairouan, après y avoir envoyé des émissaires pour rassurer la population sur ses intentions; il y pénétra le 27 Mai (83). Mais le terrible vieillard ne s'avouait pas encore vaincu : le troisième acte du drame se déroula sous les murs de Kairouan qu'Abû Yazîd essaya de reprendre pendant deux mois et demi et où Ismâ'îl fit à plusieurs reprises figure d'assiégé. La lutte se déroula selon des alternatives diverses, en présence d'une population qui, au gré des succès ou des revers, penchait tantôt vers l'un tantôt vers l'autre. Abû Yazîd joua son va-tout avec une

(78) IBN HÂLDUN, II, 208.

(79) IBN AL-ÂTIR, p. 340.

(80) *Ibid.*, p. 338-339.

(81) Date fournie par IBN HÂMMAD, p. 21/37 et IBN 'IDARI, I, 226/317.

(82) IBN AL-ÂTIR, p. 340.

(83) *Ibid.*, p. 342.

énergie qui n'avait d'égale que celle de son jeune adversaire : celui-ci, signalé aux regards par son parasol, symbole du pouvoir suprême, combattait comme un lion au premier rang et se trouva même, en une occasion, en face du vieux chef rebelle; il ne parvint pas à le tuer. Enfin le 15 Août une bataille décisive s'engagea; emmenées par Ismâ'il, les troupes fâtimides culbutèrent l'adversaire et firent un grand carnage : « Les enfants de Kairouan, rapporte Ibn al-Atîr, ramassèrent dix mille têtes sur le champ de bataille » (84). Le troisième acte était terminé; il ne restait plus à Ismâ'il, qui prit le titre d'al-Mansûr après cette mémorable journée, qu'à s'emparer de la personne d'Abû Yazîd; cela lui demanda encore près d'un an.

VI — LA FIN D'ABU YAZID

Abû Yazîd s'enfuit vers le Sud-Ouest avec l'intention, semble-t-il, de se réfugier dans l'Aurès, ou de regrouper ses partisans, notamment les Mağrâwa de Muḥammad ibn Ḥazar (85). Mais d'une part al-Mansûr le poursuivait à marche forcée et ne lui laissait aucun répit; d'autre part Muḥammad ibn Ḥazar trahit les espoirs d'Abû Yazîd, vint faire sa soumission au Fâtimide à Msîla (86) et s'engagea, contre son pardon, à participer à la poursuite du rebelle. Celui-ci semble avoir hésité entre le Sahara où il était à peu près certain de trouver un asile sûr auprès des communautés ḥârijites de Ouargla et de Sadrâta, et la région du Hodna où il avait encore de solides appuis chez les Banû Birzâl, installés près de Bou-Saada, dans le massif du Djebel Salât.

Que se passa-t-il alors ? Les récits dont nous disposons s'accordent mal entre eux et présentent tous des obscurités fort marquées. On ne peut donc que souligner les faits sur lesquels l'accord règne en général. Il semble qu'au cours d'une première phase, al-Mansûr ait réussi à acculer Abû Yazîd dans le Djebel Salât (87). Pourquoi à ce moment le voyons-nous brusquement piquer à l'ouest et se diriger en plein hiver et sous la neige vers le territoire des Sanhâja (88) ? Il semble qu'Abû Yazîd lui ait filé entre les doigts et qu'il ait complètement perdu sa trace, trompé peut-être par des partisans secrets du rebelle qui four-

(84) *Ibid.*, p. 342-344.

(85) Sur cette tribu et ce chef, voir IBN HALDUN, III, 227-235.

(86) IBN HAMMAD, p. 28/47.

(87) *Ibid.*, IBN AL-ATIR, p. 345.

(88) IBN HAMMAD p. 28-29/47-48; IBN AL-ATIR, p. 346; IBN HALDUN, III, 211.

missaient de faux renseignements qu'en Janvier 94 de Zîrî ibn Manâd, t Msîla (89).

Le printemps perm d'égagea Msîla, en fit blîr un blocus serré Abû Yazîd. Puis il pr de conquérir un mas naturelles et où la po tait souvent assistanc al-Mansûr et les siens que je n'aurai pas ex prince, mon trône s guerroie. »

À la terreur dont u terreur : tout village les était incendié, les en captivité. « Ismâ'i immense fourneau ot fut fixée une poulie. par les pieds au-dessu une position où il pût dès qu'il semblait sur donner le temps de se qu'à ce qu'il rendit l destinait « une cage e guenon. « C'est là-de Maḥlad b. Kaydâd et La cage fut placée d zîd (90). Rien n'y fit p tagne forteresse par plus rudes efforts, s mesure que les semai

Enfin, au mois d'A furent acculés dans u dirent comme des li: flèches et les projecti avaient mis le feu au tentative de fuite à la

(89) Toutes nos source

(90) IBN HAMMAD, p. 3

(91) On trouvera un ré

n. jeune adversaire :
sol, symbole du pou-
u premier rang et se
u vieux chef rebelle;
une bataille décisive
ipes fâtimides culbu-
nage : « Les enfants
èrent dix mille têtes
e acte était terminé;
re d'al-Mansûr après
de la personne d'Abû
an.

avec l'intention, sem-
regrouper ses parti-
mad ibn Hazar (85).
marche forcée et ne
mmad ibn Hazar tra-
soumission au Fâti-
pardon, à participer
avoir hésité entre le
trouver un asile sûr
Iargla et de Sadrâta,
le solides appuis chez
da, dans le massif du

ous disposons s'accor-
s obscurités fort mar-
faits sur lesquels l'ac-
cours d'une première
Yazid dans le Djebel
ns-nous brusquement
r et sous la neige vers
qu'Abû Yazid lui ait
ment perdu sa trace,
s du rebelle qui four-

JUN, III, 227-235.

p. 346; IBN HALDUN, III,

missaient de faux renseignements sur ses mouvements. Toujours est-il qu'en Janvier 947, nous trouvons al-Mansûr malade auprès de Zirî ibn Manâd, tandis qu'Abû Yazid met le siège devant Msila (89).

Le printemps permit au Fâtimide de rétablir sa situation, il dégageda Msila, en fit sa principale base d'opérations et put établir un blocus serré autour du Djebel Maadiid où s'était tapi Abû Yazid. Puis il prit l'offensive le 25 Mars 947 : il s'agissait de conquérir un massif vaste et escarpé, riche en forteresses naturelles et où la population, soit terreur, soit conviction, prêtait souvent assistance aux rebelles. Pendant près de cinq mois, al-Mansûr et les siens s'appliquèrent à cette rude tâche : « Tant que je n'aurai pas exterminé l'auteur de la révolte, répétait le prince, mon trône sera où je campe et mon empire où je guerroye. »

A la terreur dont usait Abû Yazid, al-Mansûr répondit par la terreur : tout village soupçonné d'avoir aidé ou abrité les rebelles était incendié, les adultes mis à mort, les enfants emmenés en captivité. « Ismâ'il, raconte Ibn Hammâd, fit construire un immense fourneau où il fit allumer du feu et au-dessus duquel fut fixée une poulie. Lorsqu'un Berbère était pris, on le laissait par les pieds au-dessus du foyer allumé et on le maintenait dans une position où il pût être tourmenté par l'ardeur des flammes; dès qu'il semblait sur le point d'expirer, on le relevait pour lui donner le temps de se ranimer; puis on répétait ce supplice jusqu'à ce qu'il rendît l'âme ». A Abû Yazid lui-même, al-Mansûr destinait « une cage en bois où furent enfermés un singe et une guénon. « C'est là-dedans, dit-il à ses soldats, que je mettrai Maḥlad b. Kaydâd et il aura pour société ces deux animaux ». La cage fut placée de manière à être aperçue par Abû Yazid (90). Rien n'y fit pourtant et il fallut progresser dans la montagne forteresse par forteresse, piton par piton, au prix des plus rudes efforts, sous la chaleur qui devenait accablante à mesure que les semaines passaient (91).

Enfin, au mois d'Août, Abû Yazid et ses derniers partisans furent acculés dans une forteresse appelée Kiâna. Ils s'y défendirent comme des lions, se retirant de réduit en réduit sous les flèches et les projectiles enflammés; tout autour, les assaillants avaient mis le feu aux broussailles pour prévenir la moindre tentative de fuite à la faveur de l'obscurité. A la fin de la nuit,

(89) Toutes nos sources sont d'accord sur ces deux points.

(90) IBN HAMMAD, p. 33/54.

(91) On trouvera un récit détaillé de ces opérations dans IBN HAMMAD,

les assiégés tentèrent une sortie désespérée; plusieurs d'entre eux, dont Abû Yazîd qui avait reçu une blessure au front et une à l'omoplate, réussirent à se frayer un chemin à travers leurs adversaires. Tandis qu'on partait à leur recherche, al-Mansûr pénétra dans la forteresse et fit décapiter « sans attendre le jour » tous ceux qui s'y trouvaient encore, parmi lesquels le vieil aveugle Abû 'Ammâr. Dans la journée, on découvrit Abû Yazîd tapi au fond d'un ravin où il était tombé dans sa fuite. Tout blessé et misérable qu'il était il n'avait pas encore perdu l'espoir, car il chercha à s'échapper en soudoyant ceux qui l'avaient découvert, mais d'autres soldats arrivèrent et le conduisirent tout pantelant devant al-Mansûr. Comme celui-ci l'interrogeait sur ses desseins, Abû Yazîd répondit : « J'ai voulu une chose, mais Dieu me l'a refusée ». Al-Mansûr lui fit donner d'excellents soins, parce qu'il voulait pouvoir le montrer dans son cortège triomphal lorsqu'il rentrerait à Kairouan, mais le vieux rebelle refusa cette satisfaction à son adversaire et mourut de ses blessures le 20 Août 947. Al-Mansûr n'admit pas cette dernière dérobade : il fit écorcher le cadavre, bourra la peau de coton et fit recoudre le tout, puis le mit soigneusement en réserve, tandis qu'il envoyait à Kairouan les chairs du rebelle et les têtes de ses compagnons (92).

Plusieurs mois après, quand il eut parcouru les provinces pacifiées, al-Mansûr fit une entrée triomphale à Kairouan le 15 Janvier 948; le lendemain de son arrivée avait lieu une grandiose parade présidée par le souverain entouré de toute sa cour. Voici le spectacle qu'il offrit à la foule kairouanaise : « A un signe qu'il fit, rapporte Ibn Hammâd (93), on retira Abû Yazîd de son cercueil; on l'affubla d'une chemise et d'un bonnet blanc; puis on le posa jambe deci, jambe delà sur un chameau avec un homme en croupe pour le tenir en équilibre. A droite et à gauche de la monture furent fixés deux bâtons, sur lesquels on attacha deux singes dressés d'avance à lui lancer des soufflets et à lui tirer la barbe. Le cortège, ayant traversé Sabra, sortit par la porte orientale et parcourut en tous sens la ville de Kairouan. Enfin la peau d'Abû Yazîd reprit sa place dans le cercueil ». Cette funèbre mascarade mettait le point final à la prodigieuse aventure du rebelle. En effet ses fils et les derniers de ses fidèles étaient traqués de toutes parts : deux des fils périrent assassinés; les Banû Ifran, ses frères de race

p. 31-34/51-54.

(92) *Ibid.*, p. 34-35/55-56.

(93) *Ibid.*, p. 37/58.

et tous les Hârijites (iblement mis à mort : commencé, dans la v.

VII — CONCLUSION

Point n'est besoin, ge personnalité d'Abû que peu déformée pa extraordinaires de ce sa légende de son vi elle demeurait bien exploits, comme en f religieuse et son ori mesure sa haine far succès dans l'Aurès, berbère. Mais, ce qu semble-t-il, frapper gieuse vitalité de ce par un autre vieill son aventure comme de Mahdia; mais, par faire partager à ses fois le pouvoir fâtim et Tunis, et devant au piège et blessé, i velles aventures. Et qui, à l'âge de la retr en chef de guerre, orthodoxes le prése nation du mal, et l'o sadisme. Il n'empêch et un lutteur endia nière de grand hom Victor Hugo de *La L* d'Abû Yazîd. C'était Au reste, ses adv sang-froid d'al-Qâ'ir puis la fougue décid avec les dons d'Abû ne montrèrent pas ils n'avaient pas da

(94) IBN HÂLDUN, III

et tous les Hârijites qui se laissèrent prendre furent impitoyablement mis à mort : la rébellion se terminait comme elle avait commencé, dans la violence et dans le sang (94).

VII — CONCLUSION

Point n'est besoin, je pense, d'insister longuement sur l'étrange personnalité d'Abû Yazîd; peut-être au reste a-t-elle été quelque peu déformée par la légende, car, comme tous les hommes extraordinaires de ce pays et de bien d'autres, Abû Yazîd a eu sa légende de son vivant même, et, deux siècles après sa mort, elle demeurerait bien vigoureuse sur le théâtre de ses derniers exploits, comme en fait foi le récit d'Ibn Hammâd. Sa doctrine religieuse et son origine zénète expliquent dans une certaine mesure sa haine farouche contre les Ši'ites, comme aussi son succès dans l'Aurès, vieux pays d'opposition et d'indépendance berbère. Mais, ce qui me frappe le plus et ce qui devait, me semble-t-il, frapper le plus ses contemporains, c'est la prodigieuse vitalité de ce petit vieillard contrefait, encouragé et guidé par un autre vieillard aveugle. On a coutume de représenter son aventure comme terminée du jour où il abandonna le siège de Mahdia, mais, par un perpétuel sursaut d'énergie, qu'il savait faire partager à ses troupes, on l'a vu, il mit encore bien des fois le pouvoir fâtimide en péril après Mahdia, et devant Sousse et Tunis, et devant Kairouan; nous avons même vu que, pris au piège et blessé, il tentait encore de s'évader pour de nouvelles aventures. Étonnant bonhomme que ce maître d'école qui, à l'âge de la retraite, se mue brusquement en chef politique, en chef de guerre, presque en souverain ! Les chroniqueurs orthodoxes le présentent volontiers comme une sorte d'incarnation du mal, et l'on ne saurait nier sa cruauté qui confine au sadisme. Il n'empêche que c'était un singulier meneur de foules et un lutteur endiablé, bref, je n'hésite pas à le dire, une manière de grand homme. L'on se prend alors à regretter que le Victor Hugo de *La Légende des Siècles* n'ait pas eu connaissance d'Abû Yazîd. C'était un personnage à sa mesure.

Au reste, ses adversaires n'étaient pas indignes de lui : le sang-froid d'al-Qâ'im, qui subit sans plier la pire des tornades, puis la fougue décidée d'al-Manšoûr, sont à mettre en parallèle avec les dons d'Abû Yazîd. Qui sait même si les deux Fâtimides ne montrèrent pas plus de valeur que leur antagoniste ? Car ils n'avaient pas dans le pays les mêmes racines que lui : pas-

(94) IBN HÂLDUN, III, 211-212.

sants venus de l'Orient et en route vers l'Orient, ils n'avaient au Magrib que des alliés, fidèles d'ailleurs, les Kutâma et les Sanhâja, mais séparés d'eux au moment du péril suprême par d'immenses distances et une énorme masse humaine; pour s'accrocher comme ils le firent à la presqu'île de Mahdia, il leur fallait une énergie hors de l'ordre commun.

Abû Yazîd au contraire était au milieu des siens, comme porté par les siens, tout au moins jusqu'à l'heure de la défaite décisive devant Kairouan. Mais ici une question se pose : en quoi ces Berbères se considéraient-ils comme les siens ? Leur apparaissait-il comme un chef religieux ? Etaient-ils tous hârijites ? Le vocabulaire des chroniqueurs qui les traitent de hârijites ne doit pas faire illusion. Si Abû Yazîd et son noyau de fidèles appartenaient à cette secte, la masse qui les suivait ne devait guère en être. Depuis le début du IX^m siècle, cette doctrine reculait sans cesse devant l'orthodoxie, et l'action fâtimide, depuis 910, lui avait porté des coups très rudes : au moment de l'insurrection d'Abû Yazîd, le hârijisme au Magrib n'était plus ce qu'il était à la fin du VIII^m siècle. Personne ne nous dit d'ailleurs qu'Abû Yazîd ait soulevé les foules au nom de sa propre doctrine; on nous montre au contraire les docteurs parfaitement orthodoxes de Kairouan prenant les armes, non pas pour les Hârijites, mais bien contre les Sî'ites; tel devait être l'obscur sentiment qui guidait la plupart des rebelles. Abû Yazîd nous apparaît donc moins comme le champion d'une doctrine que comme l'adversaire irréductible, et combien prestigieux ! d'une autre doctrine abhorrée, d'une doctrine imposée par des étrangers. Il est donc bien autre chose qu'un chef religieux, la dernière incarnation de la résistance berbère en face d'une domination politique étrangère, de la réaction des tribus berbères, singulièrement des tribus pastorales, contre les maîtres orientaux. Que cette réaction ait pris, par le fait d'Abû Yazîd et de ses fidèles, une teinte hârijite, comme au temps de Maysara, ce n'est pas douteux. Mais je ne pense pas qu'il faille voir dans ces événements un véritable réveil de la doctrine hârijite. Autrement, comment expliquer qu'après ce prodigieux réveil, cette doctrine se soit comme dissoute sans laisser d'autres traces que les petites communautés du Djebel Nafûsa, de Djerba, de Ouar-gla et de Sadrâta ? Comment expliquer que les Magrâwa aient si facilement traité avec al-Mansûr et si facilement reçu leur pardon ? Comment expliquer enfin que le hârijisme n'ait pas relevé la tête, comme le mâlikisme, après le départ des Fâtimides pour l'Orient ? Or c'est un fait qu'après l'affaire d'Abû Yazîd on ne peut plus noter d'action hârijite digne d'être men-

tionnée, en dehors de quées et qui, dès la fi duels.

Il me semble donc la manière suivante : leurs qui se sont grou à lui par foi hârijite; des véritables hârijit illettrés, peu chatou nullement à suivre ur leur importaient peu un chef qui pût les dé percepteurs et de leu les docteurs mâlikite la partager. Ajouons quement dès que le : ses premiers succès, l me aux manières sii partisans et use d'un uns enfin l'attrait du geable, la part du h rante dans tout cela. que mouvement de li beaucoup d'exemple

l'Orient, ils n'avaient pas, les Kutâma et les autres, le péril suprême par lequel la civilisation humaine; pour s'acquiescer de Mahdia, il leur en fallait plus. Les Kutâmas, comme porte de la défaite décisive se pose : en quoi les Kutâmas ? Leur apparent-ils tous hârijites ? Les Kutâmas ne sont pas un noyau de fidèles appelés à suivre ne devait pas être, cette doctrine recréée par la conquête fâtimide, depuis le début de l'invasion : au moment de l'invasion du Magrib n'était plus ce que nous dit d'ailleurs au nom de sa propre doctrine parfaitement connue, non pas pour les Kutâmas, mais pour les Kutâmas. Abû Yazîd nous apporte une doctrine que nous connaissons bien ! d'une doctrine imposée par des étrangers, chef religieux, la dernière en face d'une domination des tribus berbères, autre les maîtres orientaux, autre d'Abû Yazîd et de son temps de Maysara, ce qu'il faille voir dans la doctrine hârijite. Autre remarquable réveil, cette doctrine se retrouve dans d'autres traces que dans le Magrib, de Djerba, de Ouarzazat, que les Magrâwa aient si facilement reçu leur doctrine, le hârijisme n'ait pas disparu dès le départ des Fâtimides, n'ait pas disparu après l'affaire d'Abû Yazîd, digne d'être men-

tionnée, en dehors des communautés qui viennent d'être indiquées et qui, dès la fin du X^me siècle, font figure de dépôts résiduels.

Il me semble donc que l'on peut se représenter les choses de la manière suivante : les innombrables paysans et surtout pasteurs qui se sont groupés autour d'Abû Yazîd ne sont pas venus à lui par foi hârijite; dans la masse des rebelles, la proportion des véritables hârijites devait être très faible. Par contre, ces illettrés, peu chatouilleux en matière doctrinale, n'hésitaient nullement à suivre un chef hârijite : les querelles de théologiens leur importaient peu. Ce qui leur importait c'était de trouver un chef qui pût les débarrasser des étrangers fâtimides, de leurs percepteurs et de leur Kutâma : aspiration tellement forte que les docteurs mâlikites de Kairouan eux-mêmes en venaient à leur offrir de partager. Ajouons-y l'excitation collective qui éclate brusquement dès que le mouvement prend de l'ampleur et connaît ses premiers succès, le rayonnement étrange d'un vieillard infirme aux manières simples qui fait régner la justice parmi ses partisans et use d'une éloquence bouleversante, pour quelques-uns enfin l'attrait du pillage et de la violence. Sans être négligeable, la part du hârijisme n'apparaît pas comme prépondérante dans tout cela. On est bien plutôt en présence d'un brusque mouvement de libération berbère, comme l'histoire en offre beaucoup d'exemples.

Roger LE TOURNEAU.